



Annales de

Démographie

Historique

2014-2

Démographie des dictatures

Belin:

Publié avec le concours du
Centre National de la Recherche Scientifique

On aimerait être mieux informé sur le contenu du *corpus*, sur son mode de constitution et sur les limites du fichier rassemblé. Il manque manifestement une réflexion sur les biais possibles dus à la mobilité des couples et des individus et aux variations diachroniques des effectifs retenus par sexe et par âge. Qu'importe, la richesse de cette analyse comble la curiosité du démographe, sans oublier la multitude et la pertinence des informations sociales proprement dites. On retient l'intérêt du calcul des descendance (tableau 16, p. 378) des familles complètes, qui offre une mesure précise d'un recul de la fécondité des deux groupes, fécondité qui s'effondre peut-être avant la Révolution (data-tion imprécise car l'observation est longitudinale et segmentée par cohorte de mariage). L'étude de la mortalité des conjoints est moins convaincante, car elle repose sur un aléatoire calcul des âges moyens au décès. Il est difficile de rejoindre l'auteur, lorsqu'il impute l'âge précoce des épouses des négociants lors de leur décès à la surmortalité en couches, qu'on a beaucoup exagérée : il faudrait plutôt s'interroger sur le nombre des destins des conjoints non connus : plus nombreux du côté des épouses de négociants que du côté des maris. Ce sont là les réserves que suscitent habituellement ces *corpus*. Mais il serait injuste de conclure sur cette remarque un peu négative qui constitue un simple rappel de la nécessaire rigueur de l'analyse démographique.

Au total, ce livre est une contribution robuste et très utile pour qui s'intéresse à la société du XVIII^e siècle. Il permet de renouer avec les discussions suscitées par l'étude des manufactures et de la proto-industrialisation ; de ce point de vue la bibliographie est riche et invite à redécouvrir les travaux qui ont bien mobilisé économistes et démographes voici quelques décennies ; l'étude des réseaux sociaux et des alliances matrimoniales gagnerait beaucoup à s'en inspirer.

Jean-Pierre BARDET

Christian POITOU, *La population de la Sologne au dix-huitième siècle. Étude médicale et démographique d'une région humide*, Orléans, chez l'auteur, 2014, 358 p.

Le nom de Christian Poitou est bien connu des chercheurs en démographie historique et des fidèles lecteurs des *Annales de Démographie Historique*, en raison de ses nombreuses publications. Pour comprendre la nature et la portée du présent ouvrage, il semble intéressant de revenir sur quelques éléments de sa carrière d'historien-démographe qui a débuté dans les années 1970.

Né en 1931 dans une famille modeste, Christian Poitou a pu faire des études qui lui ont permis de devenir instituteur et secrétaire de mairie. C'est par cette dernière activité qu'il a découvert les documents anciens, à commencer par les registres paroissiaux, et a contracté une passion pour l'histoire. Il s'inscrit alors, à l'âge de 33 ans, en licence d'histoire, puis décroche le CAPES et l'Agrégation. Il devient, en 1971, professeur de lycée à Orléans et chargé de cours en histoire économique et sociale de la période moderne à l'université de cette même ville. En 1970, il dépose le sujet de sa thèse sur la Sologne au XVIII^e siècle, projet au sein duquel la démographie historique devait tenir une large part. On trouve par exemple une illustration de cette recherche dans son article « La mortalité en Sologne orléanaise de 1670 à 1870 », publié dans les *Annales de Démographie Historique* en 1978.

Par ailleurs, Christian Poitou a publié de nombreux ouvrages que l'on peut classer en deux catégories. D'une part les *Dictionnaires d'Histoire Administrative et Démographique*, dans la collection *Paroisses et Communes de France* du CNRS, fondée par Marcel Reinhard puis pilotée par Jacques Dupâquier et Jean-Pierre Bardet. Christian Poitou a rédigé quatre volumes : Loiret (1982), Loir-et-Cher (1997), Indre (1997), Creuse (2000), outre le volume consacré à l'Allier qui n'a pas encore été publié. D'autre part, Christian Poitou a fait

paraître de nombreux livres chez des éditeurs locaux, voire, comme celui présenté ici, en auto-édition. Le point commun de ces livres est de porter sur l'histoire de la Sologne et de ses habitants du XVII^e siècle à nos jours.

Pris par son travail d'enseignant et par ses nombreux engagements dans les associations savantes de la région, notamment la création, en 1979, du Groupe de Recherche Archéologique et Historique de l'Orléanais, Christian Poitou n'a jamais mené sa thèse à terme. L'ouvrage présent rend compte de ses recherches en matière de démographie historique, et d'histoire sociale et médicale de la Sologne. Synthétisant plusieurs décennies de travail, il se substitue d'une certaine manière au manuscrit de thèse jamais formalisé.

Dans la première partie, forte de 140 pages et consacrée aux conditions de vie dans la Sologne du XVIII^e siècle, l'auteur revient sur les limites, incertaines et à géométrie variable, de ce « pays » (chapitre I). Il présente ensuite le milieu naturel, « étrange mélange de sable et d'eau », marqué par un excès d'humidité et par la présence de très nombreux étangs : au début du XIX^e siècle, ceux-ci peuvent couvrir plus de 10 % de la superficie de certaines communes. On note aussi l'omniprésence des « landes » incultes, souvent couvertes de bruyère, et occupant plus de 30 % des superficies communales (chapitre II). Prenant appui sur les écrits d'auteurs des siècles passés, Christian Poitou poursuit en présentant, de manière critique, le portrait misérabiliste, physique et moral, des habitants de la Sologne : teint livide, yeux éteints, démarche lente, hébétude... Plus précisément, les archives militaires permettent d'établir que de nombreux conscrits de la région ont été réformés, au début du XIX^e siècle, pour cause de défaut de taille ou d'infirmités diverses. Parmi celles-ci, Christian Poitou note l'énormité du ventre liée au volume de la rate, conséquence selon les médecins de l'époque du paludisme (chapitre III). L'auteur aborde également les aspects économiques, et notamment l'importance de la grande propriété, qui peut occuper jusqu'à 90 % des

terres communales. Le système d'exploitation de ces grandes propriétés se révèle généralement très défavorable aux petits exploitants. Sur ces terres pauvres, la production céréalière est insuffisante et l'élevage ovin domine. Celui-ci peut se révéler rémunérateur, mais les revenus sont aléatoires en raison de maladies endémiques qui frappent les troupeaux (chapitre IV). L'auteur complète ce portrait par une description des conditions de vie des paysans, à commencer par l'insalubrité ambiante : les cours de ferme, au milieu desquelles trône en général le tas de fumier, se transforment en cas de pluie soutenue en cloaques nauséabonds. Les logements, peu protecteurs, construits en bois et en torchis, ont souvent des plafonds très bas (de l'ordre de 1,70 mètre). Ajoutons que l'alimentation, de qualité médiocre et peu variée, ne permet pas aux organismes de lutter contre les maladies (chapitre V).

Christian Poitou livre précisément, dans le sixième chapitre, une présentation des maladies dont souffrent les habitants, certaines, comme les fameuses « fièvres intermittentes » ou « fièvres de Sologne », étant directement liées à l'humidité. L'auteur s'est plongé dans la littérature médicale ancienne pour essayer de préciser les diagnostics, soulignant une possible confusion entre paludisme et typhoïde ou tuberculose. Le paludisme aurait pu concerner simultanément jusqu'à 40 % des habitants d'une paroisse, les enfants en bas-âge en étant les premières victimes. Mais à côté du paludisme, l'ergotisme (« feu des ardents » ou « feu Saint Antoine ») était également très présent. Cette maladie se manifeste d'abord par des troubles du psychisme (« assou-pissements », « resveries » selon les termes des médecins anciens), puis les extrémités des membres sont attaquées par la gangrène. Connue dans d'autres régions, cette maladie revêt en Sologne une ampleur particulière lors de plusieurs épisodes au cours du XVIII^e siècle : 1709, 1716, 1747, 1750, 1764... Enfin, Christian Poitou pointe la présence, de manière épidémique, de maladies pulmonaires (tuberculose accompagnée de « scrofules »

ou «écrouelles»), de maladies intestinales (dysenterie), et de la variole (chapitre VI). L'encadrement médical de même que les thérapeutiques savantes ou populaires se révèlent, ici comme ailleurs, dérisoires face à ces maladies. L'auteur exploite ici de nombreuses sources concernant la formation du personnel médical et leur perception des maladies et des remèdes à apporter. Pour traiter le paludisme, à côté des saignées et «purgations» visant à éliminer les «humeurs viciées», les médecins disposaient de toute une pharmacopée: décoction de feuilles de mauve, tisane de racines de nénuphars ou de fraisiers, de chien-dent, de réglisse d'orge, décoctions d'écorce de saule, de queue d'artichaut, voire de suie raclée dans la cheminée. N'oublions pas l'application sur le front d'araignées écrasées ou la consommation d'un œuf «sortant du cul de la poule tout chaud», délayé dans du vin blanc. L'emploi de la poudre de quinquina, puis au début du XIX^e siècle, du sulfate de quinine, complète cette panoplie, mais ces derniers traitements sont trop coûteux pour la plupart des Solognots. En complément ou à la place de la médecine, les habitants recourent également à des guérisseurs, à des pratiques magiques (chapitres VII à IX).

La seconde partie de l'ouvrage, forte de 120 pages, est consacrée au régime démographique et à ses évolutions au cours de la période étudiée. L'analyse présentée ici par Christian Poitou reflète les méthodes et les problématiques en vigueur dans les années 1970, période pendant laquelle il a constitué sa base de données. L'observation porte sur 28 paroisses, regroupant environ 17 000 habitants dans les années 1730, soit environ 20 % de la population de la Sologne. Pour quatorze paroisses, l'auteur a réalisé de simples comptages, pour dix autres, il a réalisé un dépouillement anonyme, et enfin pour quatre, il a procédé à la reconstitution des familles selon la méthode Fleury-Henry. Notons que les tableaux et graphiques sont abondants, mais que les commentaires sont en général brefs.

Étant donné le contexte sanitaire, économique et social présenté auparavant, Christian Poitou commence son analyse par la

mortalité: saisonnalité, mortalité par âge, et en particulier mortalité infantile et juvénile. La néo-mortalité apparaît très élevée, partout supérieure à 120 p. 1000, atteignant les 200 p. 1000 les années néfastes. Pour la période 1740-1789, la mortalité infantile est partout supérieure à 315 p. 1000, dépassant dans certaines paroisses les 400 p. 1000. Ceci s'accompagnant d'une mortalité juvénile également élevée, le nombre d'enfants survivants à l'âge de dix ans est faible: c'est souvent la moitié d'une génération, parfois plus, qui a disparu avant cet âge, et le XVIII^e siècle n'apporte guère d'amélioration en la matière (chapitre X). Christian Poitou présente ensuite de manière classique la nuptialité: saisonnalité, âge au premier mariage, durée du veuvage et fréquence du remariage. Étant donné l'omniprésence de la mort, les veufs et veuves sont particulièrement nombreux sur le marché matrimonial. À ce propos, l'auteur établit la durée de vie commune selon qu'il s'agit d'un premier mariage ou d'un remariage. La vie commune est parfois brève: plus du tiers des premiers mariages durent moins de cinq ans, plus de 60 % moins de dix ans. Ce chapitre XI s'achève avec une présentation rapide de la natalité et de la fécondité (dimension des familles, intervalles intergénéraliques).

Les trois derniers chapitres sont consacrés à l'analyse du régime démographique de la Sologne, à partir du début du règne de Louis XIV. Christian Poitou présente d'abord les observations locales concernant la «famine de l'avènement», croisant l'évolution trimestrielle du nombre de décès et celle du prix du froment, puis poursuit avec le déroulement de la crise des années 1709-1710, initiée par le «grand hyver» (chapitre XII). Le chapitre suivant couvre l'essentiel du XVIII^e siècle et souligne les évolutions heurtées observées au cours de cette période. Reprises et crises se succèdent rapidement, la décennie 1740-1749 étant marquée, dans de nombreuses paroisses, par un nombre de décès supérieur à celui des naissances. Globalement, la période séculaire 1690-1789 est marquée par un léger déficit naturel (-3,7 %). La décennie 1780-1789

présente encore un déficit de l'ordre de 11 %. Ce régime démographique déficitaire s'accompagne d'une importante mobilité de la population que l'auteur tente de mesurer à l'aide des rôles de taille puis de la liste nominative de 1795. Cette dernière permet d'établir que les natifs de la commune sont souvent minoritaires parmi les individus recensés, leur part dans la population pouvant descendre jusqu'à 20 %, voire 10 % (chapitre XIII). Enfin, dans le dernier chapitre, l'auteur tente d'apprécier les effectifs de population et les densités au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, pointant le dépeuplement qui marque le premier et le redressement partiel qui caractérise le second (chapitre XIV).

On l'aura compris, sur le plan méthodologique, cet ouvrage est de facture classique, un peu datée, et n'apporte pas d'innovations. En revanche, fruit de très longues et patientes recherches, fondé sur une connaissance approfondie, intime presque, de la Sologne, il vient ainsi compléter nos connaissances sur cette région particulière, faisant suite notamment aux travaux d'ethnologie de Bernard Edeine (*La Sologne. Contribution aux études d'ethnologie métropolitaine*, Paris-La Haye, Mouton, 1974, 2 t.) que Christian Poitou a rencontré dans les années 1960, et à l'ouvrage de Gérard Bouchard sur Sennely (*Le village immobile. Sennely-en-Sologne au XVIII^e siècle*, Paris, Plon, 1972). Il met en évidence la nature plurifactorielle de la forte mortalité observée au niveau local, fruit des conditions environnementales, du système de grande propriété qui engendre la pauvreté des travailleurs de la terre, et de l'insuffisance des moyens médicaux. Au-delà, cet ouvrage permet de compléter et de préciser le portrait démographique et médical des zones humides et des régions d'étangs au cours des siècles précédents.

Guy BRUNET

Mieko MACÉ, *Médecins et médecine dans l'histoire du Japon*, Paris, Les Belles Lettres, collection Japon, 2013, 309 p.

Alors que le processus de modernisation accéléré qu'a connu le Japon dans le dernier

tiers du XIX^e siècle a déjà été examiné sous plusieurs angles, Mieko Macé reprend la question à partir du milieu médical : les traditions de savoir et les pratiques intellectuelles des médecins permettent de comprendre les manières japonaises d'entrer dans la modernité. C'est à une histoire de longue durée qu'elle convie le lecteur au cours de ses huit chapitres, menés dans une double approche d'histoire sociale d'un groupe savant et d'histoire intellectuelle des savoirs médicaux, usant d'une vaste érudition sur des terrains philosophiques et philologiques dont la connaissance est rarement proposée au public non spécialiste. L'ouvrage montre comment la médecine japonaise, en s'autonomisant de la médecine chinoise, puise en elle les conditions d'une critique du cadre intellectuel qui lui permet la réception de la médecine occidentale, bien avant le choix gouvernemental de l'occidentalisation caractéristique de l'ère Meiji.

Longtemps en effet, la médecine japonaise ne peut être dissociée de son modèle chinois, à qui elle fait de nombreux emprunts à partir du VIII^e siècle, sans qu'il s'agisse pour autant d'une totale assimilation, les soubassements philosophiques (bouddhiste, confucianiste, taoïste) pouvant différer entre l'archipel et le continent. Il n'en reste pas moins que, jusqu'au XVI^e siècle, le milieu médical japonais cherche, dans l'ensemble, à assimiler le savoir chinois, tout en faisant entrer des concepts de maladie proprement japonais dans un cadre conceptuel chinois. Cela dit, à partir du XIV^e siècle, une médecine plus empirique se développe dans les domaines de la chirurgie militaire, de l'ophtalmologie, de l'obstétrique... et les trois siècles qui suivent sont, selon l'auteur, une période de tâtonnement où l'on voit apparaître des tentatives de constituer une médecine japonaise autonome (ch. 1). La façon dont les médecins japonais ont pu recevoir la médecine chinoise est observée à travers l'étude de traités médicaux et une analyse philologique de manuscrits destinée à repérer les emprunts, les adaptations mais aussi la manière dont les expériences cliniques